

Monsieur l'Ambassadeur,

mesdames et messieurs les membres du jury du Prix Nerval-Goethe, de la Délégation Générale à la Langue Française, de l'Institut Goethe, de l'Université de la Sorbonne, de la Défense de la Langue Française, de la Fondation Richard Stury,  
chères et chers ami.e.s,

avant de vous exprimer toute ma reconnaissance, permettez-moi d'abord de vous faire part de quelques réflexions sur mon approche de la traduction, cette activité qui accompagne ma vie depuis tant années et qui nous réunit aujourd'hui.

La traduction n'est pas seulement un exercice de lecture rigoureuse qui fonde une éthique de l'attention à d'autres voix et d'ouverture à d'autres langues, elle comporte aussi, – et c'est probablement pour cette raison que je ne m'en suis jamais lassé –, une dimension à la fois créatrice et ludique : la traduction est pour moi une forme très singulière d'écriture à contrainte, elle est un terrain où l'esprit se confronte à la résistance d'un texte et cherche à la déjouer en lui substituant un autre texte au statut étrange puisque celui-ci est et n'est pas de moi, parce qu'il est composé de mots dont pas un seul n'a été écrit par son auteur.

Parmi les métaphores que l'on utilise dans l'espace germanophone pour désigner cette activité, il y a celle – plus que rebattue – qui, par un glissement d'accentuation, assimile le traduire (*übersetzen*) au passage d'une rive à une autre (*über-setzen*), métaphore qui, à y regarder de plus près, soulève plus de questions qu'elle n'apporte d'éclairage vraiment pertinent sur la traduction. En effet, si l'on file la métaphore pour en faire une allégorie, quelle allégorèse doit-on en proposer ? La traduction est-elle comparable à un bateau qui transporterait un passager ou une marchandise afin de lui faire changer de rive ? Ou bien ne faut-il pas plutôt considérer que c'est le bateau lui-même qui serait transformé, démonté et remonté ? Mais alors faut-il imaginer qu'il le soit en cours de route, sur l'eau, ou bien seulement une fois arrivé sur l'autre rive ?

Laissons-là la métaphore nautique : pour parler de traduction, je préfère m'en remettre à Karl Kraus qui, dans le verbe *übersetzen*, lit l'impératif *üb'ersetzen* : « entraîne-toi à remplacer ». Ce qui me plaît dans ce mot-valise, au-delà de l'inachèvement qu'implique le verbe *üben*, c'est qu'il permet de penser la traduction non seulement en termes de transfert, mais aussi et surtout de substitution.

Il existe une figure qui associe déplacement et substitution et que je retiens volontiers pour décrire mon travail de traducteur, c'est celle de l'*analogie*. Établir une *ana-logia*, c'est, selon le double sens du préfixe grec *ana-*, répéter et faire passer un contenu à un autre niveau, à un niveau *autre*. C'est, dans un seul et même mouvement, créer de la différence et de la répétition. Et ce contenu, dédoublé et altéré, du moins dans l'analogie dite de rapport, c'est précisément un rapport, une relation. A est à B ce que C est à D : telle est la formule classique qui exprime ce type d'analogie, laquelle, en outre, maintient par définition la différence au sein de la ressemblance. Car l'analogie n'est pas tautologie, elle n'existe que si l'on suppose que les termes comparés sont différents : quand Platon dans *Le Politique* dit que le Roi est aux citoyens ce que le tisserand est aux fils et à la trame, cela veut dire aussi que le Roi *n'est pas* un tisserand, que les citoyens *ne sont pas* des fils, la société *pas* une trame, mais que les deux types de relation sont comparables, liés par un principe de participation que Novalis appellera plus tard, en français, « un air de famille ». Pour le dire en termes de traductologie : le text-cible *n'est pas* le texte-source, il en est l'*analogon*.

Si la traduction, pour paraphraser Henri Meschonnic, consiste à se préoccuper de ce que le texte fait à la langue, alors je dirai dans une perspective analogique que ma traduction vise à être à la langue française ce que le texte à traduire est à la langue allemande.

Le texte littéraire n'est pas de la langue, c'est de la parole, il y a toujours déjà un écart, une dissemblance au sein même de « l'original », du texte de départ – c'est pourquoi, comme le rappelle Meschonnic, s'il y a de l'intraduisible dans la langue, il n'y en a pas dans la parole. Traduire, c'est substituer un déplacement à un autre déplacement pour restituer un effet de parole, c'est particulièrement vrai quand on traduit de la poésie.

Il faudrait alors voir dans le traducteur un prestidigitateur, un maître du *hokus pokus*, formule magique à l'origine indéterminée, probablement issue de la *gematria* et de la Kabbale, traduction hébraïque de faux latin de magicien que l'on rencontre au XVI<sup>e</sup> siècle sous différentes formes en allemand et en néerlandais : *hokes bokes, hax pax, ox box*.

*Ox box* : le traducteur fait surgir, escamote, déplace, fait réapparaître des mots, des poèmes, des boîtes : *ox box, blue box*. Nous voilà chez Barbara Köhler et ses poèmes du recueil *Blue Box*, entre autres inspirés des 'jeux de langage' (*Sprachspiele*) de Ludwig Wittgenstein. Le philosophe autrichien enseigne que l'on ne peut pas définir le langage avec des mots parce que, pour ce faire, il faudrait utiliser d'autres mots qui, à leur tour, devraient avoir été définis au moyen de mots, eux-mêmes à définir et ainsi de suite à l'infini. On peut, par contre,

montrer comment il fonctionne *en acte*, à travers des 'jeux de langage' que Wittgenstein ne pouvait donc pas, non plus, définir, mais dont il donnait des exemples : écrire des textes, raconter des anecdotes, faire des jeux de mots, et précisément aussi : traduire. C'est ce que fait Barbara Köhler au moyen de ces petites boîtes que sont ses poèmes. C'est ce que je m'efforce de faire moi-même dans mes traductions : substituer des mots à d'autres, de petites boîtes de langage à d'autres, et montrer ainsi, par l'analogie et en français, le 'fonctionnement' du texte allemand.

Je voudrais remercier tous les éditeurs qui, depuis *Les Pianos de Lituanie* de Johannes Bobrowski, ma toute première traduction parue en 1989 chez Maren Sell, dont la réédition est prévue aux éditions Circé, m'ont fait confiance et ont accueilli mes projets ou m'ont proposé des textes. Je ne peux tous les citer ici, mais je voudrais rendre hommage tout particulièrement aux deux éditeurs qui ont publié les recueils qui me valent aujourd'hui le prix Nerval-Goethe : François Heusbourg des éditions Unes pour *Silvatica* de Helga M. Novak, et l'équipe qui dirige les éditions de l'Extrême Contemporain : François Ballaud, Alphonse Clarou et Julien Viteau pour *Blue Box* de Barbara Köhler. Dans ma vie de lecteur et de traducteur, les éditions Unes ont une place particulière, c'est grâce à elles que j'ai découvert au début des années 80 de nombreux poètes, je pense par exemple à Roger Giroux, Antonio Porchia, Roberto Juarroz, ou encore Paul Auster, et je suis heureux d'avoir pu faire connaître, grâce à l'attention vive que François Heusbourg porte à toutes sortes de voix poétiques singulières, des poétesses comme Helga Novak ou Anne Seidel.

Quant aux éditions de l'Extrême Contemporain, elles ont non seulement accueilli avec enthousiasme mes traductions de Barbara Köhler mais elles se montrent particulièrement actives pour faire vivre ces textes et offrir en France, pour reprendre l'expression de Julien Viteau, une « demeure » à l'œuvre de Barbara Köhler, demeure qui a pour vocation de s'agrandir encore. Je tiens également à rendre hommage aux revues de poésie qui constituent souvent un indispensable banc d'essai pour des textes en attente d'éditeurs.

Toute ma gratitude va au jury du Prix Nerval Goethe ainsi qu'aux institutions françaises et allemandes qui assurent la pérennité de ce prix. C'est un honneur dont je mesure la portée. C'est aussi un réconfort de voir qu'à travers ces deux traductions distinguées en particulier, c'est la nécessité de la parole poétique, si fragile en ces temps de périls, que des institutions et organismes aussi importants réaffirment par leur engagement.

Enfin je dédie ce prix à Laure Gauthier, non seulement parce qu'il est placé sous le signe de deux auteurs qu'elle affectionne particulièrement, mais aussi parce que depuis une vingtaine d'années elle accompagne, voire suscite ce travail de traduction.

Laurent Cassagnau

Paris, le 23 mai 2024